

## XYZ. La revue de la nouvelle

# Un petit peu de calme au milieu de l'essoufflement

Daniel Grenier



Numéro 71, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3835ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Grenier, D. (2002). Un petit peu de calme au milieu de l'essoufflement. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (71), 37–43.

## Un petit peu de calme au milieu de l'essoufflement

Daniel Grenier

**I**ls sont venus cogner à sa porte pour la première fois il y a deux semaines, bien que « cogner » soit un très grand mot parce que, pour parler franchement, ils ont tout démoli. Sa tasse en est tombée de ses mains et alors que tout était silencieux et tranquille et serein, voilà que le grand fracas originel s'élançait : le chambranle, le cadre, l'embrasement volent en éclats. Sa tasse tombe de ses mains et il avait mis un disque de Bach pour se détendre après sa séance d'écriture parce que, se marmonnait-il, il y a tant de violence et on s'essouffle à vouloir toujours tout faire mieux que tout le monde et cette paranoïa et ce besoin de plaire et calmions-nous bon sang... alors heureusement qu'il y a Bach pour nous permettre de respirer, et je sais que je viens juste de dire que tout était silencieux, mais pour lui Bach est comme le silence, beau comme le silence, apaisant comme le silence. Pourtant, quand sa tasse est tombée, quand la porte s'est fracassée et que des morceaux de bois ont traversé le corridor pour venir choir à ses pieds, pendant une seconde on n'a plus du tout entendu la musique. Mais il était tellement concentré, tellement absorbé par la fugue qu'il n'a pas pu ne pas remarquer que la porcelaine s'écrasant au sol formait un son, précisément une note, la même que celle jouée par le claveciniste au fond des haut-parleurs de sa chaîne stéréo. Il s'en est rendu compte rétrospectivement, parce que, sur le coup, il a ressenti un choc, parce qu'on n'échappe pas une tasse pour rien, comme ça, sans raison, parce que le son de la porcelaine sur le sol s'associant au son du clavecin s'est imprimé dans son oreille, subtilement, et que seulement plus tard l'information est arrivée à son cerveau. Sur le coup, rien qu'un grand fracas, venant se superposer à Bach, effacer Bach, alors que quelques secondes auparavant il était là qui bougeait les doigts de façon affectée, sa tasse dans l'autre main, à la manière

d'un chef d'orchestre ou d'un mélomane intellectuel à la Sollers, quand il est seul et que Bach ou Bartók sont si contagieux qu'il ne peut rester immobile et froid quand il les écoute. Alors il bouge les doigts, et sa bouche fredonne doucement quelques notes par-ci, par-là, les mesures les plus simples, parce que le contrepoint, on peut le faire avec deux mains, mais pas avec une seule bouche. Et même avec deux mains, voire quatre, ce n'est pas tout le monde qui serait capable, en tout cas, ce n'est pas lui qui irait se mettre au piano pour faire du contrepoint étant donné que, la musique, il n'y connaît rien, sauf certaines expressions consacrées dans le langage courant, et ce qu'il faut ajouter, c'est que s'il bouge les doigts pour diriger un orchestre fictif, ça ne veut pas dire qu'il comprend ce qu'il fait et qu'il calcule adéquatement les conséquences de ses gestes. Entre deux moments forts, il veut prendre une gorgée, mais il n'a même pas le temps d'esquisser un mouvement que sa porte d'entrée explose au bout du corridor et qu'il reçoit quasiment sur les pieds un gros bout de bois qui s'effondre et tangué sur un morceau de porcelaine. Et celle-ci est éparpillée sur le plancher entre ses jambes et elle n'est plus une tasse, elle n'est qu'une matière répandue et le café a taché le bas de son pantalon, mais il ne s'en aperçoit pas parce qu'il a gardé ses chaussures et qu'ainsi il ne ressent pas de brûlure.

La musique reprend le dessus au moment où il distingue clairement une main qui avance dans la lumière du corridor, s'échappant de l'obscurité de la nuit, suivie par un corps entier et un autre corps. Ils sont deux et lui est seul au milieu de la cuisine et il regarde sans comprendre ce qui se passe et à ce moment la note et le son de la porcelaine superposés débouchent dans son cerveau et une bouffée d'esthétisme l'assaille, comme si la vie était belle et que des liens se formaient vraiment entre des éléments disparates, mais ils ont déjà franchi l'espace et ils ont des gants aux mains, des gants de cuir, et ces mains lui font signe de s'asseoir, de s'asseoir sur la chaise, là, derrière, alors que la fugue se termine et qu'il ne peut s'empêcher d'être tirillé entre le fait de l'écouter attentivement et le fait d'avoir peur tout simplement

et de vivre pleinement la situation comme elle se présente dans toute son originalité. Les dernières notes ont été jouées de façon si rapide qu'on dirait qu'elles ont quelque chose à voir avec les deux hommes et leur déplacement à travers le corridor, qui s'est fait si vite que c'en est difficile à croire, parce que sa tasse était à peine au sol, cassée, et le café gaspillé fumait encore qu'ils étaient là à le pointer de leurs gants et lui disaient de s'asseoir.

Il s'est assis sur la chaise et le plus grand des deux est allé éteindre la chaîne stéréo pendant que le plus petit restait avec lui et le regardait sans rien dire en attendant que le plus grand revienne. Le prélude qu'on sentait se dessiner dans le silence séparant les deux pièces est mort dans l'œuf et il a ressenti une sorte de frustration parce que même s'il prétend aimer tout Bach il a quand même des préférences, et il a espéré l'espace d'un instant qu'ils n'allaient pas rester trop longtemps pour qu'il puisse l'écouter tranquille, mais en même temps, le plus petit le regardait et en plus, il le regardait avec méchanceté, ce qui lui faisait penser que peut-être certaines réflexions sont déplacées à certains moments. Le plus grand est revenu et le plus petit lui a jeté un œil et il a remarqué qu'aucun des deux ne semblait avoir un revolver ou un pistolet et qu'ils n'allaient sûrement pas le tuer puisque les tueurs tuent avec des armes à feu, à moins d'être des sadiques et s'il se fiait au regard du plus petit ils n'avaient pas l'air d'en être, mais il ne pouvait pas s'en assurer. Sa tasse éclatée était sur le sol et il a pensé que c'était bien qu'aucun des deux n'ait enlevé ses chaussures parce qu'il aurait pu se blesser, et quand le plus grand est revenu dans la cuisine il a entendu le grincement de la semelle sur un morceau de porcelaine et ce n'était pas agréable comme Bach, comme une fugue de Bach, mais ils étaient là et il ne pouvait rien y faire. Quand ils sont entrés, il les a vus de loin et, à ce moment, il aurait pu réagir, peut-être aurait-il eu le temps de réagir, de se sauver par la fenêtre ou de jeter le café brûlant sur leur visage et partir pendant qu'ils se frottaient les yeux en criant de douleur. Mais ils étaient là et lui avaient fait signe de s'asseoir et il s'était assis, alors il ne pouvait plus rien tenter parce que le plus grand est revenu et maintenant son gant fouille dans une

poche de sa veste et il a peur qu'il en sorte un couteau ou un AK-47 miniature, mais c'est une corde qu'il voit et il pense que mourir pendu doit être terrible et jamais il n'aurait cru, même si son meilleur ami le lui avait dit qu'on peut mourir pendu, que c'est courant, qu'il allait mourir pendu. Jamais il ne l'aurait cru, mais pourtant les deux hommes sont là devant lui et il est assis sur la chaise et le plus grand qui vient de sortir une corde de sa poche lui rappelle vaguement une photographie de James Joyce qui orne la couverture de l'édition Folio d'*Ulysse* et il se dit qu'il devrait se lever et aller chercher le livre dans sa bibliothèque et qu'ils rigoleraient ensemble comme des copains, mais ce ne sont pas des copains à en croire leur façon de le fixer sans aucune gentillesse, sans aucune compassion, alors évidemment, il ne fait rien et prend une expression polie d'attente qui frise l'obséquiosité, tout en essayant de dissimuler ce qui lui trotte dans la tête, déchiré qu'il est entre la peur de se faire étrangler et l'idée qu'au fond Joyce a raté son monologue intérieur parce que le flot de la pensée, pour être représenté de façon adéquate, devrait se dessiner sur une seule ligne en surimpression et en surimpression constante, au lieu de s'étaler sur mille pages qui après tout représentent une continuité qui est absente de la réflexion et des niveaux de la rationalité et des strates de l'imagination. Mais James Joyce sûrement lui répondrait en riant et il ne saurait plus quoi dire et que dire devant un génie sinon se taire et lui servir son petit-déjeuner quand il le désire et à la limite se plier à tous ses caprices pour lui permettre de créer et de construire comme il faut son immortalité, et James Joyce se penche vers lui, et il croit un peu que c'est pour l'étrangler comme ça, sans même avoir discuté un brin, mais il se contente de lui attacher les mains, il le ligote et il peut souffler tout en réfléchissant qu'il fumerait bien une cigarette parce que la tension monte.

Le plus petit, qui à bien y regarder semble être le chef et commander au plus grand, s'allume une cigarette en continuant à le toiser et il a l'air d'être prêt à vouloir dire quelque chose, à entamer soit un discours, soit une discussion, et il essaie d'associer son visage à un artiste, mais il ne trouve pas, sinon une lointaine

parenté avec Shakespeare, que personne n'a jamais vu, mais qu'on s'imagine tous un peu comme ça, petit, une cigarette entre les lèvres et un air convaincu, conquérant, vainqueur. Et il semblait sur le point de parler, sur le point d'ouvrir la bouche et il a pensé que sûrement ça n'allait pas être facile à entendre, qu'il avait quelque chose à se reprocher, un je-ne-sais-quoi qu'il aurait fait ou pas, sans y avoir réfléchi, sans avoir vu plus loin que le bout de son nez, et ses mains se mouillaient d'appréhension, mais il avait quand même la lucidité d'esprit de ne pas oublier que le chauffage fonctionnait et que cette porte défoncée le faisait fonctionner pour rien. Là-dessus, le plus petit parle, il dit je m'appelle William et tout de suite après, le plus grand dit je m'appelle James et là c'est grave, pense-t-il, parce que c'est la tradition littéraire qui défonce ma porte d'entrée à grands coups de poing sonores et qui enterre la tradition musicale et qui me pousse sur une chaise et qui entend sans aucun doute procéder à mon jugement. Et comme le plus petit qui s'appelle William s'en va pour enlever ses gants un doigt à la fois pour ne pas les retourner, le plus grand qui s'appelle James prend le mégot dans la bouche de William, le fume jusqu'au filtre et le laisse tomber par terre entre bois et porcelaine et l'écrase du bout de ses orteils enfermés dans d'immenses bottes jaunes avec un grizzli rugissant sur le côté, et il y a comme un malaise qui s'installe. Lui reste poli, sans remuer, sachant que ses paumes humides vont laisser des traces sur les bras de la chaise et à ce moment-là Mathilde ne peut s'empêcher de m'arrêter :

— Mais non, tu as dit tantôt qu'il était attaché. Ligoté, tu as dit *ligoté*.

Et bien que je sois extrêmement perturbé par son intervention, par sa petite bouche qui s'ébat au-dessus de mon épaule, je ne peux que lui donner raison. C'est vrai, quiconque a les mains attachées ne saurait laisser des traces de sueur sur les bras d'une chaise, je le concède, c'est vrai, mais elle renchérit :

— Et en plus, personnellement, la chaise, je l'imaginai sans bras, je veux dire, c'est normal, la première image qui nous vient d'une chaise, c'est... En tout cas, c'est pas une chaise avec des bras, surtout dans une cuisine...

Je soupire, je lui dis que là, elle exagère, que je veux bien qu'elle lise à mesure que j'écris si ça lui plaît, mais que là, elle ne peut pas se permettre d'intervenir comme ça, sans scrupule, à tout moment. J'ai un rythme, j'ai une pulsion, j'ai un pouls, et elle vient l'empêcher de tourner en rond. Je me lève et contourne mon bureau et me dirige vers la porte que j'ouvre tout en me plantant dans le cadre, arborant un sourire sérieux et lui faisant comprendre que sa présence me nuit, qu'elle est donc invitée à sortir de la pièce parce que j'aimerais continuer et que j'aimerais le faire en paix. Elle me chuchote un « borné » en passant devant moi, mais ça glisse comme de l'eau sur de l'huile et je me rassois en soupirant encore et plisse les yeux pour me retrouver un peu sur l'écran tout lumineux et donc, d'accord, il ne sait pas que ses mains laisseront des traces sur les bras de sa chaise, parce qu'il ne peut pas le savoir, parce qu'il est ligoté et que si ses mains suent, elles le font l'une contre l'autre.

William et James s'écartent un peu et se mettent à gesticuler et à murmurer des paroles inintelligibles pour lui qui ne constate que le fait évident que ça a tout l'air d'un conciliabule et que les propos, s'ils ne lui sont pas adressés, ne le concernent pas moins. Et après une ou deux minutes de ce manège ils ont eu l'air fixé et se sont mis à parler et à partir de là il n'était plus possible de les arrêter. James terminait les phrases que William commençait :

*J'ai écrit Roméo et Juliette...*

*Et aussi Finnegans Wake.*

*Je ne vais pas te dire...*

*Que tu n'as rien à voir avec moi.*

*Seulement, tu dois savoir que je suis là...*

*Et que tu marches dans mon terrain de jeu.*

*Il faut que tu saches aussi que ta littérature...*

*C'est sur moi que tu la construis.*

*Et que quand tu me piles dans le dos...*

*Ça m'énervé.*

*Tu es lourd et j'ai déjà donné...*

*Et je n'ai nullement besoin d'une excroissance de plus.*

*Je suis figé...*

*Je m'en félicite.*

*Je suis bien au chaud dans la bibliothèque...*

*Et j'aimerais bien y rester.*

*Je n'ai aucune envie de m'ouvrir le ventre...*

*Pour y accueillir un nouvel organe.*

*Je suis stable et s'il te plaît...*

*Contente-toi donc de me contempler.*

Et il n'a pas tout enregistré de cette tirade parce qu'il avait de la difficulté à les prendre au sérieux, mais il faisait l'effort concret de ne pas sourire et de concentrer son attention, pour ne pas les froisser et qu'ils se mettent à appeler Edgar à la rescousse ou Dieu sait qui, peut-être H.P., et que la réalité ne soit plus disponible en dernier recours, dans ses manifestations brutes, comme de sentir la pression de la corde sur ses poignets ou d'entendre le son granuleux de la porcelaine en train de se changer en poudre à force de se faire piétiner. Ça dure encore quelque temps pour finalement s'évanouir et les deux le laissent là, lui qui n'a pas écouté grand-chose, mais qui en un éclair, une fois qu'ils ont replacé la porte et délié ses mains, comprend pourquoi ils sont venus et pourquoi ils vont revenir, et un peu somnambule il se lève pour aller remettre Bach et se plante devant sa chaîne stéréo, retrouvant son prélude, et il ferme les yeux un peu comme je ferme l'ordinateur après avoir sauvegardé tout ça. Et j'ai l'impression, tout en me levant pour aller m'excuser auprès de Mathilde, que je tiens quelque chose, là, que j'ai découvert un petit quelque chose, là, que, oui, que ça peut m'emmener loin comme un pêcheur avec sa petite canne en bois, tirant sur un poisson qui fait des sauts hors de l'eau seulement, dirait-on, pour qu'on puisse voir que ses écailles sont en or, et que oui, certainement, je vais faire l'amour en me détaillant comme un écrivain.